

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Czeslaw Milosz

Volume 23, numéro 3 (135), mai-juin 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60278ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Milosz, C. (1981). Poèmes. *Liberté*, 23(3), 28-37.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1981

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

AU POLITICIEN

Qui es-tu l'homme — assassin ou héros
Toi, que la nuit a élevé pour l'action.
Entre tes mains le sort du vieillard et de l'enfant
Et ton visage dissimulé
Tel un golem face au monde

Réduiras-tu en cendres la ville ou la patrie ?
Attends ! Tremble dans ton cœur ! Ne t'en lave pas les mains !
Ne cède pas le verdict à l'histoire non accomplie !
À toi le glaive et à toi la balance.
Par dessus le soucis des hommes, l'espoir et la colère
Tu sauves ou tu perds
La république.

Tu es bon et parfois parmi les tiens
Tu caresses la tête claire des enfants
Mais si un million de familles te maudissent ?
Gare à toi ! Que restera-t-il de tes bonnes journées ?
Que restera-t-il de tes discours vigoureux ?
L'obscurité arrive.

Dans ta main humaine, o combien humaine,
Des villes bruyantes, et des champs, des mines et des navires.
Regarde. Ta ligne de vie passera par ici.
Trois fois béni
Trois fois maudit
Souverain du bien
Ou souverain du mal.

CAFÉ

De cette table au café
Où les midis d'hiver scintillait un jardin de givre,
Seul je suis resté.
Je pourrais entrer, si je voulais,
Et en tambourinant dans le vide froid
Évoquer les ombres.

Avec incrédulité je touche le marbre froid,
Avec incrédulité je touche ma propre main :
Cela — cela existe, et je suis dans l'histoire qui va.
Eux, ils sont enfermés déjà pour les siècles des siècles
Dans leur dernier mot, leur dernier regard.
Et lointains, comme l'empereur Valentinien,
Comme les chefs Massagètes, dont on ne sait rien —
Bien qu'il se soit écoulé une année à peine, deux ou trois années.

Je peux encore être bûcheron dans les forêts du Grand Nord,
Je peux haranguer de la tribune, ou tourner un film
Avec des moyens dont ils n'avaient pas idée.
Je peux goûter aux fruits des îles océanes.
Et avoir ma photo en costume de la fin du siècle.
Eux, ils sont à jamais déjà comme les bustes en jabot et en frac
D'un Larousse monstrueux.

Mais parfois, quand le crépuscule teint les toits d'une rue pauvre
Et que je m'attarde à regarder le ciel, je vois, là, dans les nues,
Une table qui titube. Le garçon tournoie avec le plateau,
Et ils me regardent en pouffant de rire.
Car je ne sais pas encore comment on meurt de main d'homme.
Eux savent, ils savent très bien.

J.K. et R.M.

CHANSON DE LA FIN DU MONDE

Le jour de la fin du monde,
L'abeille tourne au-dessus de la capucine,
Le pêcheur répare le filet luisant.
Les joyeux dauphins bondissent dans la mer,
Les jeunes moineaux s'accrochent aux goutières,
Et le serpent a la peau dorée, comme avant.

Le jour de la fin du monde,
Les femmes vont par les champs sous des ombrelles,
L'ivrogne s'endort au bord du gazon,
Les marchands de légumes dans la rue appellent,
Et le bateau à voile jaune s'approche de l'île ;
Dans l'air s'allonge le son du violon
Qui fait s'ouvrir la nuit étoilée.

Et ceux qui s'attendaient au tonnerre et aux éclairs
Sont déçus.
Et ceux qui s'attendaient aux signes et aux trompettes des Anges
Ne croient pas que le Jour soit venu.
Tant que le soleil et la lune sont là-haut,
Tant que le bourdon hante la rose,
Tant que naissent des enfants roses,
Personne ne croit que le Jour soit venu.

Seul un petit vieux, qui serait prophète,
Mais pris par autre chose il ne l'est pas,
En liant ses tomates répète :
D'autre fin du monde, il n'y en aura pas,
D'autre fin du monde, il n'y en aura pas.

À TADEUSZ RÓZEWICZ, POÈTE

Tous les instruments s'accordent dans la joie
Lorsque le poète entre au jardin de la terre.
Quatre cents fleuves azurés ont travaillé
À sa naissance et le ver à soie
A tissé pour lui ses nids scintillants ;
L'aile corsaire de la mouche et la tête du papillon
Se sont formées en pensant à lui
Et le bâtiment étagé du lupin
A éclairé pour lui l'ombre nocturne à la lisière du champ.
Alors, tous les instruments se réjouissent
Enfermés dans les coffrets et dans les jarres de verdure
Jusqu'à ce qu'il les touche et qu'ils résonnent.

Gloire à la région du monde qui fait naître le poète !
La grande nouvelle court sur les eaux près du rivage
Sur la dalle embrumée de la mer, là où nagent les mouettes
endormies.

Et plus loin, là où tangent et roulent les navires
La grande nouvelle court sous la lune montagnaise.
Elle montre le poète à sa table de travail
Dans une chambre mal chauffée, dans une ville peu connue
Quand l'heure sonne à la tour de l'horloge.

Sa demeure est dans l'aiguille du pin, dans le cri de la biche
Dans l'explosion des étoiles et dans la main de l'homme
L'horloge ne mesure pas son chant. L'écho,
Comme l'antiquité de la mer dans une conque,
Ne se tait jamais. Le poète dure. Formidable
Est son chuchotement qui soutient les hommes.
Heureuse est la nation qui a le poète
Car dans l'adversité elle ne marche pas silencieuse.

Seuls les rhéteurs n'aiment pas le poète.
Assis sur des chaises de verre ils déploient
De longs rouleaux et riment noblement ;
Mais autour d'eux retentit le rire du poète.
Et sa vie n'a pas de terme.

Ils sont irrités. Ils savent que leurs chaises voleront en éclats
Là où ils étaient assis ne poussera
Nul brin d'herbe. Cercle de soufre brûlé,
Rousse poussière stérile. Une fourmi le contournera.

W.K.

OECONOMIA DIVINA

Je ne pensais pas devoir vivre un moment si singulier.
 Que le Seigneur des hauts rochers et du tonnerre,
 Le Dieu des Armées, Kyrios Sabaoth,
 Humilierait douloureusement les hommes,
 Leur ayant permis d'agir à loisir,
 Les laissant conclure et ne disant rien.
 Ce fut un spectacle sans parenté, à vrai dire,
 Avec les cycles séculaires des tragédies royales.
 Routes sur piliers de béton, villes de verre et de fonte,
 Aéroports plus étendus que les états tribaux,
 Soudain privés de principe, se désintégrérent.
 Non pas en rêve mais en réalité : car soustraits à eux-mêmes
 Ils duraient comme dure seulement ce qui ne doit pas durer.
 Des arbres, des pierres des champs, des citrons même sur la table,
 La matière s'échappa et leur spectre
 Se révéla un vide, un nuage sur un négatif.
 Déshérité de ses objets fourmillait l'espace.
 Partout était nulle part et nulle part, partout.
 Dans les volumes les lettres s'argentaient, vacillaient, disparaissaient.
 La main ne pouvait pas tracer le signe du palmier, le signe du
 fleuve, le signe de l'ibis.
 Au tumulte des langues nombreuses, le langage fut proclamé
 mortel.
 On interdit la plainte, car elle se plaignait à elle-même.
 Atteints par un tourment obscur les hommes
 Jetaient leurs vêtements sur les places pour que leur nudité
 appelle le jugement.
 Mais en vain ils imploraient la terreur, la pitié ou la colère.
 Trop peu fondés
 Étaient le travail et le repos
 Et le visage et les cheveux et les hanches
 Et toute existence.

TROIS CAUSERIES SUR LA CIVILISATION

II.

Oui, c'est vrai, le paysage a un peu changé.

Où il y avait des forêts, maintenant les poires des usines et des
citernes.

Près du pont où se déverse le fleuve, nous nous bouchons le nez,
Dans ses eaux courent le pétrole et le chlore et les composés du
méthyle,

Sans parler des sécrétions des Livres d'Abstraction :
Excréments, urine et sperme mort.

Une grande nappe de couleur artificielle empoisonne les poissons
dans la mer.

Où les roseaux et la jonchère couvraient le rivage de la baie,
Restent la rouille des machines fracassées, des cendres et de la
brique.

Les poètes anciens nous parlaient de l'odeur du sol
Et des sauterelles. Désormais nous contourmons les champs.
Traversons au plus vite la zone chimique des cultivateurs.
L'insecte et l'oiseau : exterminés. Au loin un homme qui

s'ennuie
Entraîne la poussière derrière son tracteur, un parasol ouvert
contre le soleil.

Que regretter alors ? le Tigre ? le Lion ? le Requin ?

Nous avons créé une autre Nature à l'image de la première
Pour ne pas croire au moins que nous vivons en paradis.
Peut-être lorsqu'Adam se réveilla dans le jardin

Les animaux se léchaient-ils la gueule et bâillaient amicalement
Et leurs crocs, leur queue fouettant leurs flancs,
N'existaient qu'au figuré, et la pie-grièche écorcheuse,
Plus tard, beaucoup plus tard, appelée Lanius Collurio
N'empalait pas les chenilles au prunellier.

Mais hors cette époque, ce que nous savons de la Nature
Ne témoigne pas en sa faveur. La nôtre n'est pas pire.
Alors, s'il vous plaît, assez de lamentations.

J.K. et P.N.

LE TOMBEAU DE LA MÈRE

I.

Un petit globe argenté se déplace et les planètes
Tournent sur une piste électronique
Autour du soleil de l'atome. Mais pour nous
Toujours un seul point sur la terre
Revient dans un rêve insensé
Lorsque les mannequins au cou de bois,
Sans tête, mènent la danse, ou que les chiens
Sautillent sur leurs pattes de bois sculpté.
Entre la mémoire qui inquiète
Car elle dit : le passé est invincible,
Et l'oubli qui est une offense
À nos conceptions de la bonté puissante,
Nous vivons chancelants, tandis que précipitamment
Comme des mouches dans la lumière de lampes perpétuelles
Un électron en croise un autre dans le vide.

II.

O qu'elle gronde en ces nuits d'automne
La mer à l'embouchure de la Vistule. Le tonnerre
Emplit la plaine étale sous les rangées de saules
Et le vent du nord peigne les herbes sèches.
Dans les broussailles halète et tombe par morceaux
Le verre des fenêtres brisées d'une église morte.
Lavés par les gouttes lourdes de la pluie
Des boucliers longs et massifs
Renvoient aux nuages des signes effacés
Tout près du lieu où s'unissent
La terre et les restes de celle qui m'a mis au monde.
La solitude éternelle, le cri des oiseaux migrateurs,
Et le souffle de la mer, sourd et incessant.

LES MOTS

Comme si bredouillés dans l'air,
déplacés à la pelle, mesurés par tons, des mots
il restait quelque chose. Mais le son anéantit le son
et au milieu du vacarme se fait le silence.
Relevons qu'il y avait en lui une sorte d'indifférence.
Il aimait boire et causer, mais quand les femmes savantes
lui reprochaient de ne rien envoyer aux éditeurs, il riait.
Il préférait ces parages, car la violence primordiale
se suffit à elle-même et l'aboïement des phoques
est ce qu'il est. La vie administre la mort,
le flux se change en écume. Autant d'illusions de moins.
C'était comme dans un pays lointain, très lointain
de son enfance, quand il ignorait tout
des types qui voulaient sauver leur moi
toutes les nuits, à la chandelle, mot par mot.